





A M O U R
POUR AMOUR,
C O M E D I E
EN TROIS ACTES,
EN VERS,
PAR MONSIEUR
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale,

M D C C L I I I .

9



A M O U R
POUR AMOUR,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

AZOR, ZALEG.

AZOR.

TU fors d'avec Nadine; & cet Objet
charmant
T'aura communiqué son aimable en-
joument:
Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on
aime;
N'est-il pas vrai, Zaleg?

A 2

ZA.

Amour pour Amour,

ZALEG.

Je ris d'un stratagème,
Dont je vais essayer le succès en ce jour.
Mais à quoi me sert-il d'être heureux en amour ;

AZOR.

Comment donc ?

ZALEG.

Si la Fée eût eu la moindre envie
De nous laisser revoir un jour notre Patrie,
Dès long-tems sa promesse auroit eu son effet,

AZOR.

Tu murmures ?

ZALEG.

J'ai tort !

AZOR.

Sans doute.

ZALEG.

Tout-à-fait !

Pour des êtres tels que nous sommes,
Il est fort amusant de vivre avec des Hommes ;
Pour peu qu'on les connoisse, on en est bien-tôt
las,

Notre exil eut d'abord pour moi quelques appas ;
Et je regrettai moins le séjour des Génies.

A tout prendre, il est vrai que, chez le genre
humain,

On peut rencontrer sous la main

Des Mortelles assez jolies ;

Et que, parmi l'espèce, il se trouve des cœurs,
Dont il nous seroit doux de nous rendre vain-
queurs.

Mais

Mais tout ce que l'on en peut dire,
Est que la Terre a ses plaisirs.

Hé comment pourroient-ils remplir tous nos
desirs,
Puisqu'à ceux des Mortels ils ne peuvent suffire?

AZOR.

Tu n'as donc plus d'espoir.

ZALEG.

Ma foi, je n'en ai plus;

AZOR.

Và, nous verrons finir notre métamorphose,
Tu sçais la loi qu'on nous impose

Pour rentrer dans les droits dont nous sommes
déchus.

ZALEG.

Oui, sous cette figure assez hétéroclite,
Je sçais qu'il faut nous faire aimer
D'un objet qui soit jeune, & digne de charmer:
C'est la condition que l'on nous a prescrite:
Nous avons satisfait à tout exactement.

AZOR.

Il faut croire que non.

ZALEG.

Comment?

N'avons-nous pas rempli cette clause importune?

AZOR.

J'en doute.

ZALEG.

Ah! c'est à quoi je ne m'attendois pas!
Quelque part où le sort ait promené nos pas,

A 3

Quoi!

Quoi! N'avons-nous pas fait vingt conquêtes
 pour une?
 Cependant nous voilà, tout comme au premier
 jour,
 Habitans enchaînez dans ce maudit séjour:
 Et la clause a pourtant été bien accomplie.

AZOR.

Pour obtenir notre retour,
 Il falloit inspirer un véritable amour:
 Cette condition n'a pas été remplie.

ZALEG.

En voici bien d'une autre! Hé, qu'avons-nous
 donc fait?

AZOR.

Nous n'avons inspiré qu'un goût foible & volage,
 Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de
 passage.

ZALEG.

Ma foi, je n'en crois rien: je suis sûr de mon
 fait,
 J'ai plû, je me suis fait aimer.

AZOR.

En apparence.

ZALEG.

Et mais, on me l'a dit cent fois

AZOR.

Vaine assurance.

ZALEG,

Vous me poussez à bout . . . Parbleu, j'en suis
 charmé;
 Vous

Vous verrez qu'on peut être heureux sans être
aimé.

AZOR,
Le véritable Amour n'est plus guère en usage.

ZALEG.
Vous raffinez sur tout. . . . Pour moi, je suis
plus sage.

Nous serions, selon vous, pour jamais en exil,
Puisqu'on ne peut trouver de cet amour sincère!
Mais où se tient-il donc? C'est donc une chi-
mère!

Et vous, Seigneur Azor, dites-moi, se peut-il
Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véri-
table?

AZOR.
Ah! rien n'est plus indubitable.
Mais laissons le passé, songeons présentement . . .

ZALEG.
Croyez que le présent n'ira pas autrement.

AZOR.
Et pourquoi donc? Nadine, & l'aimable Zémire,
Sont capables d'aimer bien véritablement.

ZALEG.
On se flatte toujours de ce que l'on désire.
Aussi, que n'avez-vous aimé
Cette Fée, à présent inflexible & cruelle,
Dont le cœur fut pour vous vainement enflam-
mé?

C'est notre Souveraine. Elle étoit assez belle.
Elle ne nous eût pas envoyez ici-bas,
Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.

Car, sur quoi fondez-vous un espoir qui m'é-
tonne?

Si la Fée eût voulu nous laisser nos attraits,
Passe encor: mais Seigneur, Nous paroïssons
D'entrer dans la Saison qui précède l'Automne.

AZOR.

Depuis que, sous ces traits, nous sommes déguisez.
Ont-ils changé?

ZALEG.

Non: mais: nos trésors épuisez . . .

AZOR.

En avons-nous besoin auprès de nos maîtresses?
Ce ne sont, à leurs yeux, que de fausses richesses.

ZALEG.

L'amour le plus honnête en consomme toujours.
Il vous est deffendu de dire qui vous êtes.

Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes
Tous ces mots consacrez aux plus tendres amours:
Ceux d'*aimer, d'adorer, de flâme, de tendresse*

Ne vous sont pas permis. La deffense est expresse,

Vous en êtes réduit aux soins officieux,

Aux assidüitez, au langage des yeux,

Aux marques d'amitié.

AZOR.

Que faire?

ZALEG.

Quand on donne, on n'a pas besoin de commen-
taire.

Et pour vous achever, vous avez un Rival,

Qui ne s'en tiendra pas à l'amour pastoral.

Ses

Ses grands airs , les grands mots , son rang , son
opulence,

Doivent emporter la balance.

Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaison ?
De l'esprit, du sçavoir, du sens, de la raison,
Et le reste; Seigneur, tout cela mis en somme
Fait tout juste en amour zero, je le sçais bien.

AZOR.

Mais Affan n'est qu'un fat.

ZALEG.

Et morbfeu, n'est-ce rien ?
Pour l'ordinaire, un fat supplante un honnête
homme.
C'est l'ordre. Attendez-vous à jouer de malheur.

AZOR.

Ah! Zémire, Zémire, aurois-je-la douleur
De vous voir devenir son heureuse conquête ?

ZALEG.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la tête.
Zémire aura le sort que tant d'autres ont eu.

AZOR.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vû.
Toute comparaison seroit injurieuse.

ZALEG.

Je m'attendois à ce discours ;
Car , en fait de maîtresse, il arrive toujours
Qu'on croit que la dernière est la plus merveil-
leuse.

AZOR.

Ah, quelle différence! Et que j'ai de raisons

A 5

Pour

Pour excepter Zémire, & pour mieux juger
d'elle!

A cet âge, où l'on croit qu'il suffit d'être belle,
Zémire croit avoir besoin de mes leçons.

Que dis-je? Elle en connoit le prix
Loin de lasser sa complaisance,

Mes conseils sont reçus avec reconnoissance.

Les progrès que j'ai faits, ne m'ont pas moins
surpris

Que le fonds de son cœur & de son caractère.

Non, Zaleg, les soins assidus

Que je prends tous les jours d'une élève si chère,
Pour Zémire & pour moi ne seront point perdus.

ZALEG.

Et ne voit elle rien à travers ce mystère?

AZOR.

Hélas! je n'en sçais rien. Mais indépendem-
ment

De l'ordre rigoureux qui me force à me taire,

Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.

Je crois que le plus sûr est de chercher à plaire,

D'aimer, avant que d'être un Amant déclaré.

Un aveu bien souvent ne devient téméraire

Que faute d'être préparé.

C'est ainsi que mes soins, agréés par Zémire,

La mènent pas-à-pas vers l'amoureux empire;

Elle s'attache à moi, sans s'en appercevoir.

Elle s'accoutume à m'entendre;

La sincère amitié qu'elle me laisse voir,

Se changera bientôt en amour le plus tendre:

Ce moment n'est pas loin; il viendra, je l'attends.

ZA-

ZALEG.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.

Supposez que Zémire, à qui vous pourriez plaire,
Ait pour vous cet amour qui vous est nécessaire;
S'il demeure secret, il vous servira peu.

Il faut qu'elle en fasse l'aveu,
De façon que la Fée en soit bien convaincue:
Autrement, marché nul, & l'affaire est rompue.

Il faut qu'avec sincérité,
Et sans aucune obscurité,
Zémire dise d'elle-même;

J'aime Azor; c'est Azor que j'aime.

Ce sont les mots prescrits.

AZOR.

Helas! je le sçais bien.

ZALEG.

Tous les équivalens ne serviroient à rien.

AZOR.

Zémire les dira.

ZALEG.

La chimère est nouvelle!

Elle ne les sçait pas; comment les dira-t-elle?

AZOR.

Comment?

ZALEG.

Oui; répondez à cette objection.

AZOR.

La nature & l'amour les lui pourront appren-
dre.

ZA,

ZALEG.

Ah Seigneur ! c'est fort bien le prendre.
 En admettant la supposition,
 Pourra-t-elle, avec vous, en faire aucun usage,
 Que vous ne vous soyiez déclaré son Amant ;
 Que vous n'ayez parlé comme on parle en ai-
 mant ?

Préviendra-t-elle votre hommage ?
 Quand vous en feriez adoré,
 Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré ?
 Elle doit vous laisser venir, & vous attendre.
 Et vous vous attendrez tous deux.

AZOR.

Ainsi le veut la Fée.

ZALEG.

Ah ! je crois mieux l'entendre.
 Je compte, en dépit d'elle, être bien-tôt heureux.
 Sans craindre qu'elle s'en offense,
 J'ai trouvé le secret d'é luder sa deffense.
 Nadine va sçavoir, à n'en pouvoir douter,
 Que je l'aime.

AZOR.

Tu sçais ce qui peut t'en coûter.

ZALEG.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du mes-
 sage
 Certains jeunes oiseaux dressez pour cet usage.
 Nadine, avant la fin du jour,
 Aura bien entendu parler de mon amour.

AZOR.

Va donc, & réuissis.

ZA-

Comédie.

13

ZALEG.

Je n'en suis pas en peine,

AZOR.

Adieu.

S C E N E II.

AZOR *seul.*

VOici l'heure à peu près:
Voyons dans la route prochaine
Si Zémire n'est point sous ces ombrages frais.

S C E N E III.

ZEMIRE, NADINE.

NADINE.

NE ferions-nous pas mieux d'être avec nos
Compagnes
A folâtrer ensemble au milieu des campagnes ?

ZEMIRE.

Ces prétendus plaisirs ne flattent plus mes sens.

NADINE.

En trouvez-vous ici de plus intéressans ?
Et peut-on préférer ces bois à nos prairies ?
Je voudrois égayer un peu mes rêveries.
Pour moi j'irois plutôt au bord de nos ruisseaux :
On entend leur murmure ; on voit couler leurs
eaux ;
Assise sur les fleurs qu'ils font sans cesse éclore,
On

On en cueille; on s'en pare; on s'embellit en-
core;

On y respire un air délicieux,
Qui donne a nos attraits une fraîcheur nouvelle;
Leur onde claire & pure est un miroir fidelle;
On peut avec plaisir y promener ses yeux;
Le ciels'y peint, & l'on s'y voit foi même.

ZEMIRE.

Ces amusemens-là ne sont plus ceux que j'aime.
Tu vois comme l'on change!

NADINE.

Oui, sans sçavoir pourquoi.
Ne l'éprouvai-je pas moi-même? expliquez moi,
Pourquoi, de jour en jour, je deviens si joyeuse.
Souvenez vous du tems, où vous disiez très-bien
Qu'une fille ennuyée est toujours ennuyeuse.
Je l'étois; ou plutôt je n'étois bonne a rien:
Mais nous avons troqué d'humeur l'une avec
l'autre:

Vous avez pris la mienne; & moi, j'ai pris la
vôtre;

Je crois, en bonne foi; vous devoir du retour,

ZEMIRE.

Peut être.

NADINE.

Ah! rien n'est plus visible,
Eh quoi! Tous vos plaisirs s'envolent chaque
jour,

ZEMIRE,

D'autres ont succédé.

NA.

NADINE.

Cela n'est pas possible ;
Et quels sont ces plaisirs ?

ZEMIRE.

Ce sont ceux que le temps,
L'âge, avec la raison, amènent chaque année.

NADINE.

Ah, ah, vous parlez d'âge ! A peine êtes vous
née,

ZEMIRE.

Hé quoi donc ? Dans quatre ans n'aurai-je pas
vingt ans ?

NADINE.

Eh mais, un jour viendra que nous en aurons
trente.

D'ici-là, c'est un siècle. On n'en voit pas la fin.

Cependant, profitons de la saison courante.

Dans les plaisirs du tems coulons notre destin.

Nous ferons comme ont fait nos mères, nos
parentes.

D'ailleurs, chaque saison a des fleurs différentes ;

Chaque âge doit avoir ses plaisirs ; au surplus, ..

ZEMIRE.

Tout me donne à rêver ;

NADINE.

Et moi, tout me dissipe.

ZEMIRE.

Je me forme l'esprit ;

NADINE.

Et moi je m'émancipe,

ZE.

ZEMIRE.

J'occupe mes loisirs.

NADINE.

Pour moi, je n'en ai plus.

ZEMIRE.

Tandis que je le puis, j'amasse, je rassemble
 De quoi me faire un fond heureux & suffisant
 Pour un temps à venir :

NADINE.

Vous perdez le présent
 Qui vaut tout l'avenir ensemble.
 On ne rajeunit pas :

ZEMIRE.

Hé qu'importe?

NADINE.

Fort bien.

ZEMIRE.

Ah! de grace, finis ce fâcheux entretien.

NADINE.

Vous ne méritez pas, d'être à l'âge où vous
 êtes,

Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.

Peut-on s'en soucier si peu!

Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle,
 Vous l'êtes parmi nous; & d'un commun aveu,
 Nous vous cédon's l'honneur d'en être la plus
 belle;

Encor faut-il y prendre un peu de part!
 Quelque riche qu'on soit des dons de la nature,
 Il ne faut pas laisser que d'y joindre un peu d'art:

La

La beauté même a besoin de parure.
Pardonnez ma franchise, & sçachez votre état;
Déjà cette langueur qui vous est étrangère,
A fait sur vos appas une trace légère
Et l'ennui qui vous gagne altère votre éclat.

ZEMIRE.

Je suis donc bien changée;

NADINE.

Eh mais, un peu, vous dis-je?

Si vous n'y mettez ordre. . . .

ZEMIRE.

Hélas!

NADINE.

Vous soupirez?

ZEMIRE.

Il est vrai.

NADINE.

Qu'avez-vous? Quel sujet vous afflige
Zémire, est-ce-là tout ce que vous me direz?

ZEMIRE.

Tu m'en demandes plus que je n'en sçais encore.

NADINE.

Le mystère entre nous n'est pas trop de saison.

ZEMIRE.

Puis-je expliquer ce que j'ignore?

NADINE.

Hé quoi, vous prétendez que c'est à la raison
Qu'il faut attribuer votre métamorphose?

B

ZEMIRE.

ZEMIRE.

Je l'ai cru ;

NADINE.

Mais il faut qu'elle ait une autre cause :

ZEMIRE.

Une autre cause ?

NADINE.

Assurément.

C'étoit votre pensée ; & moi, voici la mienne.
Lorsque la raison vient (puisqu'il faut qu'elle
vienne)

Peut-elle en même-tems , & si différemment,
Changer, comme elle a fait, mon humeur & la
vôtre ;

Egayer l'une, attrister l'autre ?

Elle doit opérer de la même façon.

ZEMIRE.

Mais effectivement j'en ai quelque soupçon.

NADINE.

Avouiez-moi d'où vient votre langueur extrême :
Qu'est-ce donc qui se passe au-dedans de vous-
même ?

ZEMIRE.

Avec étonnement je regarde ces lieux.
Hélas ! depuis un temps que suis-je devenuë ?
Il semble que j'habite une terre inconnüe :
Tout ce qui m'environne est étrange à mes yeux ;
Je vois différemment ce qui s'offre à ma vie ;
Mon ame est autrement émue.
Mes esprits & mes sens n'ont plus le même cours :

J'y

J'y trouve un changement qui n'est que trop vi-
sible;

Je me cherche en moi-même, & je m'y perds
toujours

Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'est pas possible
De démêler d'où vient le trouble de mon cœur.

C'est en vain que je veux sortir de ma langueur :

Je m'y sens retenir par d'invincibles charmes.

Je m'exhale sans cesse en soupirs, en regrets :

Et sans sçavoir quels sont mes sentimens secrets;

Souvent je m'attendris jusqu'à verser des larmes.

Cependant, quel que soit l'état où tu me vois,
Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

NADINE.

Le meilleur seroit, ce me semble,
De chercher à sortir d'un état importun.

C'est comme un sort : il y ressemble.

A l'égard du remède, il doit s'en trouver un.
Que ne consultez-vous ?

ZEMIRE.

Qui donc ?

NADINE.

Azor.

ZEMIRE.

Je n'ose.

NADINE.

Vous n'osez ?

ZEMIRE.

Non, vraiment.

NADINE.

Et quelle en est la cause ?

B 2

ZE-

ZEMIRE.

Hélas ! c'est ce que jusqu'ici
Je n'ai pas encor éclairci.

Elle se regarde.

Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au Hameau promptement.

Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

NADINE.

J'attendrai.

ZEMIRE.

Sois toujours ma compagne fidelle ;
Je t'ai confié ma douleur ;
Tu vois que j'ai bien du malheur :

C'est un titre de plus pour m'aimer davantage ;

NADINE,

Allez, je sçais à quoi notre union m'engage :
Comptez de plus en plus sur ma tendre amitié ;

ZEMIRE.

Ne t'en vas pas.

NADINE.

Hé non.

S C E N E IV.

NADINE seule.

Elle me fait pitié,
Azor la perd. Depuis cette Epoque fatale,
Zémire chaque jour fond, change, & dépérit.
Et voilà ce qu'on gagne à raisonner morale ;
Et,

Et, qui pis est encore, à s'en remplir l'esprit !
 J'ai toujours bien pensé qu'elle nous est mortelle.
 La fureur de scavoir quelque chose de plus,
 Et de primer sur nous d'une façon nouvelle,
 De pouvoir abonder en discours superflus,
 De parler, on plutôt d'ennuyer comme un Livre,
 Entre Azor & Zémire a fait la liaison.
 Si, par un coup du ciel, elle ne s'en délivre,
 La pauvre malheureuse y perdra la raison.

S C E N E V.

AZOR, NADINE.

NADINE.

Vous cherchez Zémire?

AZOR.

Oui, Nadine;

Je la cherche.

NADINE.

Elle fort à l'instant de ces lieux,
 Peut-être qu'elle a craint de paroître à vos yeux.

AZOR.

Pourquoi donc,

NADINE.

Je me l'imagine!

AZOR.

Elle me voit toujours avec tant de bonté!

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre sa volonté?

B 3

Ex-

Excusez ma franchise.

AZOR.

Elle est un peu cruelle.

NADINE.

Vous veniez reprendre avec elle
Ces sublimes discours, ces propos merveilleux,
Ces entretiens abstraits, que d'abord on admire,
Et qu'on ne tarde guère à trouver ennuyeux ?

AZOR.

Nos entretiens sont tels qu'il convient à Zémire.

NADINE.

Je ne sçais pas comment elle a pu s'en coiffer.
Ce n'est point notre fait que de philosopher.
Quoi qu'on dise, en faveur du sexe dont nous
sommes,
Les éloges sont faux, ou du moins trop flat-
teurs.

Le ciel ne nous fit point pour être des Docteurs :
C'est un métier qu'il faut abandonner aux hom-
mes,

Par forme, comme on dit, de dédommagement.
Chacun a son talent. L'Art de plaire est le nôtre ;
Celui de raisonner, bien ou mal, est le vôtre.
Ainsi tout s'est trouvé réparti sagement.
Zémire vient d'en faire une épreuve assez belle.

Avant que vous eussiez sur elle
Acquis un peu trop de pouvoir,
Elle avoit tout l'esprit que nous devons avoir ;
Elle cherchoit à plaire ; elle paroît ses charmes ;
Et de l'ajustement y joignoit le secours.

AZOR.

AZOR.

Sa beauté n'a besoin que de ses propres armes,

NADINE.

Chançons ! En se parant, on y gagne toujours.
D'ailleurs, tout s'ensuivoit ; les plaisirs & les
graces

Sembloient voltiger sur ses traces.

AZOR.

Ne les y voit-on plus ?

NADINE.

Non.

AZOR.

C'est donc d'aujourd'hui ?

NADINE.

La date n'y fait rien. Elle se meurt d'ennui,

AZOR.

Je n'en sçais pas la moindre chose.

NADINE.

C'est que l'on ne sçait pas tous les maux que l'on
cause.

AZOR.

Je la vois tous les jours.

NADINE.

Mais je la vois aussi.

AZOR.

Elle ne semble pas avoir aucun souci.

NADINE.

Sa tristesse paroît assez sur son visage ;
Et je ne comprends pas que l'on dispute un fait.

B 4

AZOR.

à part.

AZOR.

De l'amour que j'inspire est-ce un heureux présage ?

Aurois-je le bonheur de causer cet effet ?

Ou bien seroit-ce Assan, pour qui Zémire !...

haut.

Mais quelle vision ! Que venez-vous me dire ?

Votre amie a précisément

Cette douce gayeté, cet aimable enjouement,

Qui, sans aller jamais jusques à la folie,

S'éloigne également de la mélancolie.

NADINE.

Ah ! c'est qu'apparemment je ne m'y connois point.

AZOR.

Je ne puis vous passer ce point. Elle de la tristesse ? Elle n'en a pas l'ombre.

NADINE.

Elle est si bien en proie au chagrin le plus sombre,

Que même sa beauté s'en ressent.

AZOR.

Ah, grands Dieux !
Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ses yeux :
Les beaux jours du printemps ne sont pas plus
beaux qu'elle :

Ah chaque instant quelque grace nouvelle
Vient, d'un nouvel éclat, embellir ses appas.

NADINE.

Il faut donc qu'avec vous elle se contrefasse.

AZOR.

AZOR.

Nadine, la beauté ne se contrefait pas.

NADINE.

Je voudrais qu'elle vint pour vous confondre
en face :

Je l'attends ici justement.

AZOR.

Je conviens avec vous que son ajustement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la simplicité fait toute sa parure.
Nadine je ne puis la blâmer en cela.

NADINE.

Vous avez raison.

S C E N E VI.

*ZEMIRE, avec gayeté & ornée galamment
avec des fleurs. AZOR, NADINE.*

ZEMIRE.

ME voilà.

AZOR.

Quelle parure ! Ah ciel !

NADINE.

Quelle joie éclatante !

AZOR.

à part.

Zémire cherche à plaire, & ce n'est pas à moi.

ZEMIRE.

J'ai suivi tes avis.

B 5

NA.

NADINE.

Je devine pourquoi.
 Vous me paroissez bien contente!

ZEMIRE.

Pour contente, à present je le suis.

NADINE.

Un moment
 Apporte bien du changement.

AZOR.

Ah! Nadine, un moment, laissez-nous, je vous
 prie.

NADINE.

Volontiers: Aussi-bien le sérieux m'ennuye.

S C E N E VII.

AZOR, ZEMIRE.

AZOR!

ZEMIRE.

AZOR.

Zémire!

ZEMIRE:

Hé mais

AZOR.

Hé bien?

ZEMIRE.

Vous paroissez

Réveur!

AZOR.

Je le deviens.

ZE-

ZEMIRE.

Pourquoi donc ?

AZOR.

Je ne sçais.

ZEMIRE.

Par quelle aventure imprévue
Aurois-je le malheur de blesser votre vue ?

AZOR.

Votre éclat m'éblouit.

ZEMIRE.

Quel est ce sombre accueil ?

Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

AZOR.

Ah ! Vous embellisez ce qui pare les autres.

ZEMIRE.

Des complimens si vains ne peuvent me flatter.

AZOR.

Vous vous les attirez.

ZEMIRE.

Daignez mieux me traiter ;

Azor, au nom des Dieux, quels chagrins sont les
vôtres ?

AZOR.

Que me demandez-vous ?

ZEMIRE.

D'en être de moitié,

AZOR.

Je suis trop malheureux.

ZEMIRE.

Mes instances sont vaines !

Si

Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines,
 Quand voulez-vous jouir de ma tendre amitié ?
 Elle peut, au défaut de mon expérience,
 Du moins, de vos malheurs, adoucir la rigueur.

AZOR.

Mais vous, qui me pressez de vous ouvrir mon
 cœur,
 Avez-vous bien en moi la même confiance ?
 Depuis qu'auprès de vous je me suis attaché,
 Voyons, n'avez-vous rien que vous m'avez ca-
 ché ?

La confiance exige, & veut du réciproque.
 Ce doux épanchement doit être mutuel.
 Hé quoi donc ? Vous gardez un silence équivo-
 que ?

ZEMIRE *à part.*

Nadine aura tout dit.

AZOR *à part,*

Ah, quel moment cruel !

Haut.

Le trouble & la rougeur vous servent d'interprète.

ZEMIRE.

Azor, ne croyez pas une Amie indiscrette.

AZOR.

Ce reproche ingénu n'est pas un désaveu.

Zémire

ZEMIRE.

Qu'ai-je dit ?

AZOR.

Remettez vous un peu.
 Con.

Concertez mieux votre réponse.

On entend un bruit de Cors de chasse.

Qu'entens-je? C'est Assan! Ce grand bruit nous
l'annonce.

Vous l'attendiez, sans doute! Il tourne ici les pas,
Et vient, fort à-propos, vous tirer d'embaras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.

à part.

Observons-les des yeux.

S C E N E VIII.

ASSAN, ZEMIRE. *Suite d'Assan.*

ASSAN *à sa suite.*

JE rejoindrai la chasse.

S C E N E IX.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN *à part,*

Sous ces traits empruntez, continuons toujours
A me venger d'Azor, en troublant ses amours;
L'ingrat n'a pû m'aimer, empêchons qu'on ne
l'aime.

Haut.

Ah! Zémire, c'est vous! Mon bonheur est ex-
trême.

Je m'échape en secret pour venir honorer
L'objet le plus charmant que le Ciel ait fait naître.
Dans son plus bel Ouvrage, Assan vient l'adorer.

Zé.

Zémire, à ce portrait, devoit se reconnoître.

ZEMIRE *inquiète.*

Qui, moi ?

ASSAN.

Vous seule y ressemblez.
Ramenez vos regards errants dans ces retraites.
Ne cherchez point ailleurs ce qui n'est qu'ou
vous êtes.

L'Amour & la beauté sont ici rassemblés ;
Assan vient, à vos pieds, déposer son hommage.
Vous ne me dites rien ?

ZEMIRE.

Vous parlez un langage
Qui ne s'est pas encore introduit dans ces lieux.

ASSAN.

C'est celui qu'il convient de parler à Zémire ;
Et je n'exprime rien que ce qu'elle m'inspire.

ZEMIRE.

Si je vous inspirois, je vous entendrois mieux.

ASSAN.

Zémire, se peut-il que rien ne vous éclaire ?
Quoi ! Vous ne voyez pas que je cherche à vous
plaître,

Que je vous aime enfin ?

ZEMIRE:

Vous m'aimez ! Et pourquoi !
A peine avez-vous fait connoissance avec moi.

ASSAN.

Vous avez triomphé dès la première vûe.

Mon

Mon cœur fut pénétré d'une atteinte imprévue,
Quand j'ai voulu combattre, il n'en étoit plus
temps.

ZEMIRE.

Plus vous vous expliquez, & moins je vous en-
tends.

Ces grands mots de combat, de triomphe, d'at-
teinte,

M'embarassent l'esprit.

ASSAN.

En quoi?

ZEMIRE.

Il sembleroit que c'est par force & par contrainte
Que vous avez conçu de l'amitié pour moi.

ASSAN.

Vous parlez d'amitié, lorsque je vous adore!
Ce que vous m'inspirez porte un nom plus char-
mant,

ZEMIRE.

Et quel est-il?

ASSAN.

L'amour, dont le feu me dévore.

ZEMIRE.

Dites-moi, cet amour est donc un sentiment.

ASSAN.

Ah ciel, si c'en est un!

ZEMIRE.

Voilà ce que j'ignore.

Plus doux que l'amitié?

ASSAN.

Mille fois plus encore.

De

De tous les sentimens, l'amour est le plus doux.
Tel qu'il est dans mon cœur, il les renferme tous.

ZEMIRE *à part.*

Il peut avoir raison.

ASSAN.

Le rapport est fidelle;
Puissiez-vous en juger par vous-même en ce jour !
La plus vive amitié n'en est qu'une étincelle.
Ou plutôt elle n'est que l'ombre de l'Amour.

ZEMIRE.

Jamais rien d'approchant n'a frappé mes oreilles :
J'en ignorois jusques au nom.

Pourriez-vous m'expliquer de si grandes merveil-
les ?

Quand on a de l'amour, à quoi le connoit-on ?

ASSAN.

A tout ce que je sens, quand le sort nous rassemble,
ble,

ZEMIRE.

Et que ressentez-vous ?

ASSAN.

Tous les plaisirs ensemble.

ZEMIRE *à part.*

Voilà l'effet qu'Azor produit sur tous mes sens

ASSAN.

Puis-je vous exprimer tout ce que je ressens,
L'effet, que font sur moi vos armes invincibles ?
On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs sensibles,
Ce qu'on ne ressent point ne s'imagine pas.

ZE-

ZEMIRE.

Fort bien.

ASSAN.

M'entendez-vous ?

ZEMIRE.

Je vous suis pas-à-pas.

Et quand vous me quittez ?

ASSAN.

Quelle horreur m'environne !

Oui, Zémire, aussitôt mon bonheur m'abandonne ;
 Les chagrins, les soucis m'attendent au retour ;
 Par tout ailleurs, qu'au fond de cet heureux sé-
 jour,

Aucun amusement n'est plus à mon usage :
 Je ne sçais quelle affreuse & mortelle langueur.
 Répand autour de moi le plus sombre nuage.

ZEMIRE à part.

Il semble, mot-à mot, lire au fond de mon cœur,
 Aurois je de l'amour ? Achevons de m'instruire.

haut.

Je devine, à peu près, ce que vous m'enseigniez.
 J'imagine l'état que vous me dépeignez :
 Mais quel but a l'amour ? A quoi peut-il con-
 duire ?

ASSAN.

Au bonheur le plus grand, quand il est mutuel.

ZEMIRE.

Et quand il ne l'est pas ?

ASSAN.

Ah ! rien n'est plus cruel.

C

ZE.

ZEMIRE.

Comment faut-il qu'il soit pour être réciproque?

ASSAN.

On ne peut s'y tromper; rien n'est moins équi-
voque.Pour être l'un à l'autre, il semble qu'on soit né;
Chacun, vers l'objet de sa flamme,Par un penchant égal, est sans cesse entraîné;
On ne fait plus qu'un cœur qu'un esprit &
qu'une ame;On ne pense, on n'agit, on n'existe en effet
Qu'autant que l'on s'adore; on devient ce qu'on
aime.ZEMIRE *avec joie.*Ce que vous m'apprenez est le bonheur suprême.
Ah! de tous les états, voilà le plus parfait.

ASSAN.

Ce n'est pas assez de me croire:
Pour en être plus sûre, agréez la victoire
Qui me met en votre pouvoir.

ZEMIRE.

C'en est assez; j'ai sçu ce que je veux sçavoir,

ASSAN.

Non, Zémire, il vous reste encore
A goûter le plaisir d'aimer à votre tour.

ZEMIRE.

Que sçavez-vous si je l'ignore?

ASSAN *se jette aux pieds de Zémire.*Que cet aveu m'est cher! Oh, trop heureux re-
tour!

Zé-

Zémire, l'on peut donc vous aimer & vous
plaître ?

ZEMIRE.

Ce transport n'est pas nécessaire.

à part, en voyant Azor & fuyant.

Ah !

S C E N E X.

AZOR prend la place de Zémire, ASSAN.

ASSAN.

JE connois le prix d'un don si précieux.
Zémire, aimez autant que vous êtes

aimée ;

Et soyez, à jamais, ma fortune, mes dieux . . .

il se lève.

Qu'est devenu l'objet dont mon ame est charmée ?
à Azor.

C'est toi qui l'as fait fuir, rival trop indiscret !
Reste ; & dévore ici ta honte & ton regret.

S C E N E XI.

AZOR seul.

CE qu'il me fait entendre, a de quoi me con-
fondre.
Il n'est donc plus de cœur dont on puisse répon-
dre ?

D'où vient qu'à mon aspect Zémire a disparu ?
Elle a fui, dès qu'elle m'a vû.

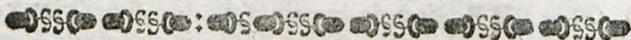
Seroit-ce par égard pour moi-même, ou pour
elle ?

C 2

Que

Que veut dire un coup d'œil confus, embarrassé,
 Qu'elle semble m'avoir tendrement adressé ?
 La victoire d'Assan peut n'être pas réelle,
 N'en croyons que Zémire. On peut lire aisément
 Dans le cœur ingénu de cet objet charmant.
 Je pourrois avoir pris une allarme trop forte. . .
 Je cherche à m'abuser, je le sens ; mais n'importe :
 Saisissons une erreur qui flatte mes desirs :
 On n'en refuse point de la main des plaisirs.]

FIN DU PREMIER ACTE.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ZALEG seul.

L'Amour m'a fait trouver un heureux strata-
 gême.
 Nadine doit sçavoir à-présent que je l'aime.
 On n'avoit jamais pris de pareils truchemens.
 Mais il suffit d'aimer ; & tout sert aux amans.

SCENE II.

NADINE, ZALEG.

Reprenez vos oiseaux.] *NADINE.*

ZALEG.

Pourquoi donc ?
 NA-

NADINE.

Quel dommage!

Vous leur avez gâté leurs chants harmonieux,
 En y substituant un refrain ennuyeux.
 Je ne puis soutenir cet étrange ramage.

ZALEG.

Que vous disent-ils donc de si fâcheux.

NADINE.

Comment?

Du matin jusqu'au soir, s'entendre incessamment
 Répéter, fredonner, ramager à l'oreille;
 Zaleg aime Nadine! est-il gêne pareille?
 Que ne leur laissez-vous les sons mélodieux
 Dont ils font retentir nos forêts & nos plaines?

ZALEG.

Ils vous parlent de vous,

NADINE.

J'aimerois cent fois mieux
 Les entendre chanter leurs plaisirs que vos peines.

ZALEG.

On peut varier ce refrain
 Qui vous paroît trop uniforme.
 Pour lui donner une autre forme,
 Vous avez un moyen certain.

En transposant les noms

NADINE.

J'ai peine à vous entendre.

ZALEG.

Et mais, vous pourriez leur apprendre
 A mettre votre nom à la place du mien.

C 3

NA.

NADINE.

Cela diroit ; „ Nadine aime Zaleg.

ZALEG.

Fort bien.
Alors ils chanteroient mes plaisirs & les vôtres.

NADINE.

Je ne veux pas qu'ils soient dans la bouche des
autres.

Bon voyage aux oiseaux: en faveur de leurs
chants,

Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des
champs.

ZALEG.

Soit. Ils iront dans ces retraites
Continuer leurs chants nouveaux ;
Et bientôt les autres oiseaux
Seront aussi mes interprètes.

Ils auront des petits qui les imiteront.

Les uns, de proche en proche, iront dans les
campagnes.

Dans les forêts, sur les montagnes,
Les apprendre aux échos qui les répéteront,
D'autres, accoutumés à de plus grands voyages,
Traverseront les vastes mers,

Et porteront au bout de l'univers

La nouveauté de leurs ramages ;
Et par là, nos deux noms réunis désormais,
Seront connus par tout, & ne mourront jamais.

NADINE.

Non ; un pareil honneur n'est pas ce qui m'anime
Plus nous faisons de bruit, & moins on nous estime.
Ainsi

Ainsi je garderai vos petits indiscrets,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos secrets.

ZALEG.

Ah! Nadine, achevez de me rendre la vie.

NADINE.

Avec Zémire ici je suis en rendez-vous.
Je la vois; elle vient. Laissez-nous, je vous prie;
Elle n'a pas besoin d'un témoin tel que vous.

S C E N E III.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

Nadine, excuses-moi, si je t'ai fait attendre.

NADINE.

Quand j'attends, je m'amuse au lieu de m'ennuyer.
Eh bien, Azor, Assan, n'ont pû vous égayer?

ZEMIRE.

Je ne sçais plus auquel entendre,

NADINE.

Eh; de leur tyrannie il faut vous affranchir.

ZEMIRE.

Ah, Nadine!

NADINE.

Quoi donc?

ZEMIRE.

J'ai bien à réfléchir.

C 4

NA.

NADINE.

Sur quel sujet ?

ZEMIRE.

Sur tout ce que je viens d'apprendre.
 Assan, qui me déplaît, que je ne puis souffrir,
 Vient pourtant de me découvrir
 Des choses qui vont te surprendre,
 Dont il semble qu'Azor ait craint de me parler,
 Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

NADINE,

Voyons.

ZEMIRE.

C'est une découverte
 Qui pourra bien causer ma perte.

NADINE.

Que vous a-t'il appris ?

ZEMIRE.

Le secret de mon cœur.

NADINE.

Comment ?

ZEMIRE.

Oui, la cause cachée
 De cette mortelle langueur
 Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

NADINE.

La découverte est bonne ; elle doit vous charmer.

ZEMIRE.

Nous croyons nous aimer autant qu'on peut aimer ?

NADINE.

L'amitié nous unit : rien n'égale la nôtre.

ZE.

ZEMIRE.

Eh bien, dans la nature il est un sentiment
Cent fois plus doux, plus vif, plus tendre, &
plus charmant,
Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

NADINE.

Et ce sentiment-là, comment l'appellez-vous?

ZEMIRE.

Il se nomme l'amour.

NADINE.

Eh bien, s'il est si doux,
Soit; ayons de l'amour, Zémire, il en faut
prendre.

ZEMIRE.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'ap-
prendre.

NADINE.

Comment vous craignez d'en avoir?

ZEMIRE.

Oui, ma chere Nadine.

NADINE.

Et ne peut-on sçavoir
Pourquoi, loin d'en être enchantée
Zémire me paroît en être épouvantée?
Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est rien de plus
doux?

ZEMIRE.

Oui: mais il n'est charmant qu'autant qu'on en
inspire:
S'il n'est pas mutuel, c'est un cruel martyr.

NADINE.

Mais, vraiment, il sera mutuel entre nous.
Si c'est-là le moyen de s'aimer davantage,
Zémire, vous n'avez qu'à m'en communiquer.

ZEMIRE.

Nous ne pouvons ensemble en faire aucun partage.

Cet amour . . . je ne sçais comment te l'expliquer . . .

Ah, que j'y suis embarrassée!

NADINE.

Je ne puis deviner.

ZEMIRE.

Non, j'ai dans la pensée
Qu'il faut que tout me reste, ou qu'un autre que
toi,

Que je n'ose nommer, le partage avec moi.
Par exemple, Assan m'aime; il me l'a fait con-
noître :

Il a pour moi de cet amour :
Il sera malheureux autant qu'on puisse l'être ;
Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

NADINE.

L'énigme est un peu moins obscure ;
Mais voyons, contez moi cette étrange aventure.
Cet Assan, dites-vous, a pour vous de l'amour,
Et faute d'un certain retour,
Sa situation deviendra bien affreuse ?

ZEMIRE.

Je serai dans le même cas.

NA.

NADINE.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuse ?

ZEMIRE.

Non ; puisqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

NADINE *à part.*

J'ai mes raisons aussi pour chercher à m'instruire.

haut.

Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour ?

Quel effet dans son cœur auroit-il dû produire ?

ZEMIRE.

Tous les transports qu'Assan m'a fait voir en ce jour.

Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore ;
Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore :
En termes plus flatteurs, plus doux, & plus charmans,

On ne peut jamais rendre un si sensible hommage.
L'encens qu'on offre aux Dieux ne vaut pas ce langage :

Hélas ! c'est celui des Amans.

Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes !

Et qu'il m'épargneroit de soupirs & de larmes !

Il s'en seroit servi, s'il avoit de l'amour :

Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime ?

Je ne me souviens pas qu'Azor, jusqu'à ce jour,

M'ait jamais fait jouir de la douceur extrême

De lui voir éprouver ces transports enchanteurs :

Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre

Ni

Ni ces expressions, ni ces termes flatteurs,
Dont je crois que l'usage est si doux & si tendre.
Les aurois-je oubliés, s'il les eût employés!
Azor n'a point d'amour.

NADINE.

Mais dites-moi, Zémire,
Supposez que vous en ayez,
Est-il sûr que ce soit pour Azor?

ZEMIRE,

Je t'admire!
Et quel autre que lui pourroit m'en inspirer?
Sur ce qu'Assan m'a dit, je me suis reconnûe.
Le détail qu'il m'a fait a desillé ma vie:
Ce n'est que loin d'Azor qu'on me voit soupirer;
Son absence m'accable, & me devient mortelle:
Il semble que ce soit une Eclipsé cruelle.

Mais si-tôt que je le revois,
Ma situation change, elle n'est plus la même.
Il ranime mes yeux, mon esprit, & ma voix,
Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
Qu'il est doux! Ah! Nadine, en effet, je jouis
Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
Dans ces momens, toujours trop tôt évanouïs,
L'avenir, le passé, tout se perd & s'oublie.
Mes chagrins sont si bien détruits ou suspendus,
Qu'il ne me souvient pas d'en avoir jamais eus.

NADINE *à part.*

Je m'instruis fort bien avec elle.

haut.

Ah, comme vous vous animez!
Vous avez deviné, c'est lui que vous aimez.

ZE.

ZEMIRE.

Oui : mais j'aimerois seule.

NADINE.

Il vous suit avec zèle ;

Il vous donne des soins ; il vous préfère à nous ;

ZEMIRE.

D'accord.

NADINE.

Il ne se plait seulement qu'avec vous.

ZEMIRE.

Il n'entre point d'amour dans toute sa tendresse.

Ce n'est que l'amitié qui pour moi l'intéresse.

Tous ses soins les plus doux peuvent s'y rapporter.

Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.

Je manque apparemment d'attraits, d'esprit, ou
d'âge.

Je ne puis plus me supporter.

*Elle s'assied.*NADINE *à part.*

Tout bien considéré, je crois que Zaleg m'aime ?

Que ne me l'a-t'il dit ? D'où viennent ces égards ?

ZEMIRE.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

NADINE.

Je compte avec moi-même.

ZEMIRE.

Cependant, quand je songe à ces tendres regards

Qu'il attachoit sur moi ! me serois-je trompée ?

Les miens plus d'une fois ont fait baisser les siens :

J'en ai souvent été frappée.

J'ai surpris des soupirs tout semblables aux miens.

NA-

NADINE.

Tant mieux.

ZEMIRE.

J'ai crû lui voir du trouble, des allarmes,
Et quelque fois les yeux prêts à verser des larmes,
Et tout-à-l'heure encore.

NADINE.

Il peut être enflammé.

ZEMIRE.

Mais sa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

NADINE.

Eh! Ne gardez-vous pas avec lui le silence!

ZEMIRE.

Le sien peut il se colorer?

Nadine, ah, quelle différence!

Supposé qu'Azor m'aime, il ne peut l'ignorer...
Il me vient une idée. Oserois-je la croire?

Est-il honteux d'aimer? Faut il garder son cœur?
Et seroit-ce blesser son devoir & sa gloire

Que de reconnoître un vainqueur?

Ah! S'il faut que l'Amour ne soit qu'une foiblesse,
Voilà ce que j'ignore.

NADINE.

Il n'est pas naturel

ZEMIRE.

Cette idée en effet me révolte & me blesse.

NADINE.

Elle n'a donc rien de réel.

Vous vous fabriquez-là des terreurs insensées
Qu'il

Qu'il faut combattre , au lieu de s'en laisser saisir ?
 Dans la confusion de vos tristes pensées
 Votre esprit se travaille, & se perd à plaisir.
 J'en pourrois comme vous avoir en affluence.
 Par bonheur je n'ai plus l'esprit de m'attrister.

Elle entend quelque bruit , & va regarder.

Qu'entends-je?

ZEMIRE languissamment.

Quelle douce & paisible influence
 Vient assoupir mes sens? Je n'y puis résister.
 Sur mes yeux accablez le sommeil va descendre :
 C'en est fait ; il triomphe, & me force à me rendre.

NADINE revenant.

Ce n'est rien. Je croyois que l'on venoit ici.
 Mais, Zémire, espérez. Zaleg qui m'aime aussi,
 M'en avoit, jusqu'ici, toujours fait un mystère.
 Ce n'est que d'aujourd'hui que, lassé de se taire,
 Il m'a fait sçavoir son amour.

Me diriez-vous pourquoi l'ingenieux détour
 Dont Zaleg s'est servi, ne m'a pas moins charmée,
 Que le plaisir d'en être aimée?

Je vais vous le conter . . . Mais je parle aux
 échos!

Ah, ah, je vous endors! Hé bien, à la pareille.
 Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle sommeille;
 La pauvre infortunée a besoin de repos.

SCE-

SCENE IV.

ASSAN, ZEMIRE endormie.

ASSAN.

LE charme a réüissi, Zémire est endormie.
 Sommeil je t'ai livré ma mortelle ennemie :
 Daigne m'aider, redouble tes pavôts,
 Tandis qu'elle jouit des douceurs du repos,
 Employons les moyens qui rendent tout possible,
 Déployons à ses yeux, prodiguons, répandons
 Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :
 Zémire comme une autre y doit être sensible

*On lui apporte un coffret ouvert plein de perles &
 de pierreries, qu'elle pose à côté de Zémire.*

Qu'elle en trouve, en se réveillant,
 L'assemblage le plus brillant :
 Cette richesse imaginaire

Ne peut manquer d'avoir son succès ordinaire....

Mais, si le piége que je tends
 Ne produit pas l'effet que j'en attends ;

Quelle sera ma honte & ma douleur extrême !
 Dans un songe enchanteur faisons que mon in-
 grat

Apparoisse à Zémire avec tout son éclat.

Opposons Azor à lui-même,

Puisse-t-elle, à mon gré, lui plaire, l'enflammer,
 Et perdre son bonheur en se faisant aimer

Je dois tout espérer de ce double artifice
 Que m'importe, pourvû qu'un des deux réussisse ?
 Azor n'en aura pas un destin moins fatal.

Elle sort.

SCE-

SCENE V.

AZOR, avec un bouquet à la main.

ZEMIRE endormie.

AZOR.

Amour, conduis mes pas Quoi, tou-
jours mon rival!
Il semble qu'en tous lieux son ombre m'accom-
pagne!

C'est ici que Nadine a laissé sa compagne:
Elle y doit reposer loin du jour & du bruit.
Avançons, & cherchons cette aimable mortelle.
Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me
conduit.

La voicy Mais, ô ciel ! Que vois-je à
côté d'elle ?

Les dons de mon rival ont prévenu les miens.
Quelle profusion ! Je l'avois bien prévue.
Zémire, en s'éveillant, y portera la vûe.
Mes yeux sont éblouis ! Que deviendront les
siens ?

Et moi, pour soutenir un combat si funeste,
Voilà ce que j'oppose, & quel est mon pouvoir.
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.
Si le plus tendre Amour ne la fait pas valoir,
Que vais-je devenir ? . . . Zémire, on vous ou-
trage.

Ce tribut offensant doit blesser votre honneur ;
Et vous devez sentir que cet indigne hommage
Vient moins d'un tendre Amant que d'un vil
suborneur.

D

Dé.

Déposons à ses pieds une offrande plus pure.
 Puisse-t'elle trouver quelque grace à ses yeux!
 Ah! du moins je la tiens des mains de la nature.
 Ce que j'offre à Zémire, est ce qu'on offre aux
 Dieux.

S C E N E VI.

ZEMIRE seule, se réveillant.

O U suis-je? Est-il bien sûr que ce ne soit qu'un
 songe?

N'ai-je point en effet disposé de ma foi?
 Rassurons-nous; ce n'est heureusement pour moi
 Qu'une de ces erreurs où le sommeil nous plonge.
 Tâchons d'en effacer la triste impression

Elle aperçoit les Diamans.

Seroit-ce une autre illusion?

Suis-je encore endormie? Ah ciel! Est-il possible?
 Est-ce à moi qu'on en veut? La frayeur me saisit.
 Tandis que je dormois, quelle main invisible
 A mis auprès de moi? . . . Mais lisons cet écrit.
 (Elle lit.)

Zémire -- c'est ainsi qu'Assan prouve qu'il aime.

Mon cœur ne se sent point flatter
 De ces preuves d'amour, qu'Assan fait éclatter.
 Quand j'y pense, j'éprouve un sentiment con-
 traire.

Il croit que l'interêt pourroit me maîtriser.
 Quoi! se peut-il qu'Assan soit assez téméraire.
 Je ne sçais point haïr; mais je sçais mépriser.

Elle aperçoit le Bouquet.

Ah,

Ah, quel don plus flatteur se présente à ma vie ?
 Mon ame, à cet aspect, est tendrement émue :
 Il vient d'une autre main. . . . Ah, s'il venoit
 d'Azor!

Et quel autre que lui m'offrirait ce trésor ?
 De sa tendre amitié c'est un aimable gage.

Elle prend le bouquet & l'admire.

Rien n'est pour moi plus précieux.
 Qu'il m'est cher ! Je l'accepte. Oui, j'en vais
 faire usage.

Que je l'admire encore ! Il enchante mes yeux.
 Il semble que ce soient autant de fleurs nouvelles
 Qu'auparavant je ne connoissois pas.

Je ne leur avois point découvert tant d'appas :
 Jamais je ne les vis si fraîches & si belles.
 On n'en pouvoit pas mieux assortir les couleurs.

Elle le flaire.

On ne peut respirer de plus douces odeurs.

Elle l'essaye.

Que je vais être ornée, & peut-être embellie !

Elle l'attache.

Il sera beaucoup mieux Non, rien n'est
 plus parant.

Je n'aurai point été si belle de ma vie.
 Le plaisir que je sens m'en est un sûr garant.

S C E N E VII.

AZOR, ZEMIRE.

AZOR.

A part.

C'En est fait, mon secret n'est plus en ma puissance.
Tombons à ses genoux . . . Je perdrois mon bonheur.

ZEMIRE, *lui montrant le bouquet.*
Voyez votre bienfait & ma reconnoissance.

AZOR.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur

ZEMIRE.

Azor, il faudroit lire au fond de ma pensée :
L'expression ne peut en rendre la moitié.

AZOR.

Il est vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnüe & mieux récompensée.

ZEMIRE *avec dépit, à part.*

Quoi toujours l'amitié!

AZOR.

Je sens à tous momens
Qu'elle augmente pour vous mes tendres senti-
mens.

ZEMIRE.

Lui dirai-je mon rêve? Oui.

AZOR *à part.*

Qui peut la distraire?
ZE-

ZEMIRE *à part.*

Sur mes doutes secrets il faut que je m'éclaire.
Que vais-je faire ? O ciel !

AZOR.

Vous semblez soupirer ?

ZEMIRE.

Je soupire, il est vrai.

AZOR.

Quel chagrin vous attriste ?
Aurois-je le malheur de vous en inspirer ?

ZEMIRE.

Vous ?

AZOR.

Ah ! Permettez que j'insiste.

ZEMIRE.

Hélas !

AZOR.

Disipez mon effroi.

Sur des momens d'abord si remplis d'allégresse,
Et que j'ai crûs, pour vous, aussi chers que pour

moi
Pourquoi répandez-vous la plus sombre tristesse ?

ZEMIRE *après avoir révé.*

Elle vient malgré moi d'un songe que j'ai fait.

AZOR.

Un songe, dites-vous ?

ZEMIRE.

L'impression m'en reste ;

Il semble m'annoncer un avenir funeste ;

Et je crains qu'il n'ait son effet.

AZOR.

Quoi? vous donnez dans une erreur pareille,
Une chimere, une vapeur,
Qui ne durent qu'autant que la raison sommeille,
Troublent votre repos! un rêve vous fait peur?
Ah, Zémire, est-il vrai?

ZEMIRE.

Je l'avotie à ma honte.
Mais il faut cependant que je vous le raconte.
Peut-être me calmez-vous.

AZOR.

Voyons; j'y ferai mon possible.

ZEMIRE.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie insensible,
Dont la punition est d'errer parmi nous

AZOR.

Je sçais que je vous ai raconté son histoire,
Et que même vous l'avez plaint.

ZEMIRE.

Azor, vous ne pourrez me croire :
Mais, tel que vous l'avez dépeint,
Sous la même figure, avec les mêmes charmes,
Qui forcèrent la Fée à lui rendre les armes,
Aujourd'hui ce Génie

AZOR.

Hé bien?

ZEMIRE.

M'est apparu,
AZOR.

AZOR.

Je vous suis? . . . Il vous est apparu?

ZEMIRE.

C'est lui-même.

AZOR *transporté, à part.*

Ah! faut-il lui cacher que c'est moi qu'elle a vû?

ZEMIRE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême,
Je l'ai vû de mes yeux, & j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant . . . Mais c'étoit en

dormant,

Sa beauté m'a frappée; il faut que je le dise.

AZOR.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuser.

ZEMIRE.

Et mais pardonnez moi; je dois m'en accuser.

Je n'ai pas même été surprise

Qu'une Fée ait voulu lui plaire, & le charmer:

En effet, elle a pû s'en laisser enflammer.

AZOR.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle.

ZEMIRE.

Du moins, il me l'a dit.

AZOR.

Je le crois aisément.

ZEMIRE.

Elle doit m'en punir, puisqu'elle est si cruelle.

AZOR.

Je devine facilement

D 4

Qu'il

Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre.

ZEMIRE.

Le plus tendre, il est vrai.

AZOR *à part.*

Que ne m'est-il permis ?

haut.

Sans doute il vous aura promis
De vous aimer toujours ?

ZEMIRE.

Il me l'a fait entendre.

AZOR.

Et vous, Zémire ?

ZEMIRE.

Et moi ?

AZOR.

Qu'avez-vous répondu ?
Votre cœur a-t'il pû demeurer inflexible ?

ZEMIRE.

Non . . . Mais ce n'est qu'un songe, au moins.

AZOR.

Bien entendu.

ZEMIRE.

Le traître, malgré moi, l'a rendu trop sensible.

AZOR.

Fort bien.

ZEMIRE.

Comment, vous l'approuvez ?

Est-ce

à part.

Est-ce ainsi que je l'intéresse ?

AZOR.

Je vous en applaudis. De grace, poursuivez.

ZEMIRE avec dépit.

J'ai promis de répondre un jour à sa tendresse.

AZOR.

Tant mieux.

ZEMIRE.

Vous n'êtes pas étonné, confondu ?

AZOR.

Non : je ne vois rien là qui ne soit très-possible.
Ensuite !

ZEMIRE.

Je ne sçais ; mais un charme invincible
Sur lui, comme sur moi, s'est si fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai suivi ce Génie ;
Il m'a dit qu'il falloit que je lui fusse unie.
Tous mes vœux se trouvant d'accord avec les
siens,J'ai reçu ses sermens ; il a reçu les miens.
Aussitôt le sommeil, le Génie, & le songe,
Tout a fui. Quel plaisir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit là qu'un mensonge !

AZOR.

Peut-être.

ZEMIRE.

Comment donc ?

AZOR.

Ce songe peut avoir

D 5Un

Un effet plus constant que vous ne pouvez croire.

ZEMIRE.

J'aurois à redouter qu'il ne devint réel ?

AZOR.

Vous pouvez l'espérer.

ZEMIRE.

Que vous êtes cruel !

Au lieu de le chasser de ma triste mémoire,
 Vous augmentez l'effroi qu'il me laisse après lui.
 Mais pourquoi pensez-vous autrement aujourd'hui ?

D'où vient que vous changez-à-présent de lan-
 gage ?

Ne m'avez-vous pas dit qu'un songe est une er-
 reur.

Qu'en bien, ainsi qu'en mal, il n'est d'aucun pré-
 sage ;

Qu'il ne doit inspirer ni crainte, ni terreur ;
 Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croye ?
 D'un Génie inconnu je deviendrois la proie !

Je l'aimerois par force, ou par enchantement !

Non ; Je n'aurai jamais un destin si contraire :

C'est en vain qu'il viendrait réclamer mes ser-
 mens.

AZOR.

Eh quoi ? N'a-t'il pas eu le bonheur de vous
 plaire ?

ZEMIRE.

Ai-je agi librement en cette occasion ?

Je n'ai point eu de part à cette illusion.

AZOR.

AZOR.

Ne répondez de rien.

ZEMIRE.

Je crois en être sûre.

AZOR.

Non, vous ne l'êtes pas ; c'est moi qui vous l'as-
sûre.

Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour,

ZEMIRE.

Et moi, je jure, je proteste
Que jamais ce Génie avec tout son amour . . .

AZOR.

Ah! Zémire, arrêtez. N'achevez pas le reste.
Tout ce qui vous est cher, vous presse par ma
voix

ZEMIRE,

Azor, c'en est assez ; j'aurois tort, je le vois.

A vos sages avis, Zémire doit se rendre.

Il faut nous épargner des débats superflus.

Quelque soit l'avenir, Azor, je vais l'attendre.

Ce fera loin de vous Ne nous recontrons
plus ;

Evitons-nous tous deux ; moi, par obéissance ;

Et vous, Azor, par complaisance.

*Elle détache son bouquet, & le lui rend, en le jettant
avec dépit.*

Au surplus, reprenez ce que je tiens de vous :

Affan en seroit trop jaloux.

SCE-

ZEMIRE.

Sa joye est un outrage; & l'éclat qu'il en fait
Est d'une cruauté

NADINE.

Vous pleurez !

ZEMIRE.

Oui, je pleure.

De tout ce qu'il m'a fait entendre tout à l'heure,
Il devoit être satisfait.

NADINE.

Mais le dépit qui vous anime,
Est-il bien raisonnable ?

ZEMIRE.

Ah! j'osé t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor; épargne sa victime.

NADINE.

Allons, n'y pensons plus.

ZEMIRE.

Je le veux oublier.

Ah! falloit-il qu'il vint, exprés dans ces retraites,
M'apréter le sujet d'un si long repentir ?

Sçais-tu ce qu'il m'a dit, ce que j'ai dû sentir
Dans les réponses qu'il m'a faites ?

Il me cède sans peine à qui voudra m'aimer ;

Je lui suis devenue une charge importune ;

Il se lasse des soins qui sembloient le charmer ;

Il veut, dans d'autres mains, remettre ma fortune ;

En termes assez clairs il vient de m'annoncer

Qu'à l'espoir d'être à lui, mon cœur doit renoncer.

NA.

NADINE.

C'est trop offenser votre gloire,
D'Azor & de ses soins on pourra se passer,
De votre souvenir il le faut effacer.

ZEMIRE.

Hé, peut-on disposer ainsi de sa mémoire?

NADINE.

Pour des sujets moins importans,
Je vois que, parmi nous, tous les jours on oublie
Sa plus chère compagne, & sa meilleure amie :
Bien ou mal-à-propos, pour la plupart du tems,
On se brouille avec elle ; on la quitte, on en
change ;

On la punit, & l'on se venge.
Zémire, ce doit être, à plus forte raison,
Tout de même en amour.

ZEMIRE.

Quelle comparaison!

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à vo
tre aise,

Affan

ZEMIRE.

Hé, que veux-tu que j'en fasse ?

NADINE.

Un vengeur.
Affan n'a qu'à vous plaire Est-ce un si
grand malheur ?

ZEMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaise ?

NA.

NADINE.

Sçais-je comme on inspire, & comme on prend
du goût ?

Je crois que tout cela se fait à l'avanture.
On cède à son étoile, & l'on suit la nature,
Affan vous aime. Hé bien, le dépit mène à tout ;
Il tient lieu de raison dans un cœur qu'on outrage.

ZEMIRE.

Je veux prendre un guide plus sage.
L'oubli sera plus sûr, j'en ferai mon bonheur.

NADINE.

L'oubli me paroîtroit plus sûr que tout le reste ;
Mais il traîne en longueur. La vengeance est
plus preste,

Et d'ailleurs, fait bien plus d'honneur.

ZEMIRE.

Ainsi donc, contre Azor, Nadine se déclare !
Elle veut m'engager à le sacrifier,
Au lieu de m'obliger à le justifier !

NADINE.

Ah, ah, l'amour rend donc l'esprit un peu bi-
zarre !

ZEMIRE.

Je vois que, sur ses maux, on a tort d'éclatter,
Que dans le fonds de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je consulte une amie, elle m'accable encore ;
Elle a la cruauté de ne me point flatter.

NADINE.

J'admire jusqu'ouà va votre injustice extrême.

ZE-

ZEMIRE.

Laisse moi, j'aurai soin de m'abuser moi-même.

S C E N E II.

ZEMIRE seule.

LE pourrai je en effet? Ah, trop funeste jour,
Où l'on m'a fait sçavoir ce que c'est que l'a-
mour!

J'étois bien moins à plaindre avant que d'être in-
struite;

Mon ignorance étoit paisiblement séduite.

Mon malheur, ce me semble, avoit moins de ri-
gueur.

Ah, qu'il m'est douloureux de connoître mon
cœur!

Pourquoi faut-il qu'Assan m'ait découvert la
cause?

S C E N E III.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN.

ZEmire, connoissez quel est votre pouvoir.

Je n'ai d'autre plaisir que celui de vous voir;

En vous, est le seul bien que mon cœur se pro-
pose.

Je n'envisage plus d'autre félicité,

Que de brûler pour vous de la plus vive flamme;

Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame

Un

Un peu de sensibilité.

J'y pourrois aspirer sans être téméraire.

ZEMIRE.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me
plaire?

ASSAN.

Je puis vous procurer un sort digne de vous :
C'est-là mon titre le plus doux.

à part.

Tâchons de l'éblouir.

ZEMIRE à part.

Cherchons à m'en défaire.

ASSAN.

Vous n'avez pas soumis un amant ordinaire.

ZEMIRE.

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

ASSAN.

Vous n'avez vû tantôt que de foibles prémices :
Ces garants de l'amour dont mon cœur est épris ;
Ont dû vous annoncer de plus grands sacrifices.

ZEMIRE.

Vous vous abaissez trop ; placez mieux votre choix.
Je ne mérite point cette grace importune.
Mon destin a fixé ma vie & ma fortune
Dans ce Hameau prochain, & dans l'ombre des
bois.

ASSAN.

Ne faites point au sort cet injuste reproche.

C'est la beauté qui fait les rangs ;

Et je n'en connois point que l'amour ne rap-
proche.

ZEMIRE.

Ils me sont tous indifférens,

E

AS.

ASSAN.

Tant de beautez ne font point faites
 Pour languir tristement dans ces sombres retrai-
 tes ;
 C'est dans un plus grand jour qu'elles doivent
 briller.

Adorable Zémire, apprenez ma puissance.

ZEMIRE.

Epargnez-vous le soin de me la détailler,
 Je me sens attachée aux lieux de ma naissance,
 Laissez-moi profiter des bontez du hazard,
 Qui m'a fait naître au fond de cette solitude.

Soit préjugé, soit habitude,
 Je l'aime. Je serois étrangère autre part.
 Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs, rien ne
 m'appelle.

L'innocence rassemble ici les vrais plaisirs.
 La nature avec soin remplit tous nos desirs :
 Elle regne sur nous ; & nous regnons sur elle,

ASSAN.

Votre empire est par tout. Daignez suivre mes
 pas,

Et devenez sensible au plaisir d'être aimée.
 Au milieu d'une cour attentive & charmée,
 Un Thrône vous attend.

ZEMIRE.

Je ne m'y plairois pas.

ASSAN.

Zémire, y pensez-vous ? Quel est donc ce lan-
 gage ?

ZEMIRE.

Ah ! je n'ai pas besoin d'y penser davantage.

AS

ASSAN.

Un Thrône vous déplairoit ;

ZEMIRE.

Oui.

ASSAN.

Quoi, je ne pourrois pas vous le rendre agréable ?

ZEMIRE.

Non.

ASSAN.

Ce refus est inouï.

ZEMIRE.

Il n'en est pas moins véritable.

ASSAN.

Je vois ce qui vous rend si contraire à mes vœux.

ZEMIRE.

Eh ! que croyez-vous voir quoi ?

ASSAN.

L'erreur où vous êtes,
Il est un inconnu, qu'un destin malheureux
A relegué dans ces retraites.

ZEMIRE.

Est-ce Azor ?

ASSAN.

Oui. Peut-être espérez-vous qu'un jour.
Son amitié pourra se changer en amour.

S'il eut été sensible ? il vous auroit aimée ;

Son ame, dès long-tems, se seroit enflammée.

Depuis qu'il vous connoît, il seroit votre amant ;

D'ailleurs, un tendre engagement
Est rarement le fruit d'une longue habitude.

La foudre est, dans les airs, moins lente à s'allumer

Que l'amour, dans nos cœurs, n'est prompt à se
former :

E 2

Avec

Avec autant de promptitude
 Il nous porte le coup qu'il nous a destiné ;
 On ne l'évite point ; l'atteinte est imprévue,
 Un regard, un coup d'œil, dès la première vue,
 Le font éclore ; aussitôt il est né.
 On a beau le cacher, il devient si sensible,
 Que l'on ne tarde guère à le rendre visible :
 On le déclare : heureux, si l'aveu qu'on en fait
 Pouvoit toujours produire un bon effet !
à part. ZEMIRE.

Il n'a jamais rien eu que de triste à m'apprendre,
haut.

Ne me trompez-vous pas ?

ASSAN.

Voudrois-je vous surprendre ?

ZEMIRE.

Mais pourtant vous m'aimez !

ASSAN.

Beaucoup.

ZEMIRE.

Hé bien, quelle est votre espérance.

ASSAN.

De vous rendre sensible à ma persévérance.

ZEMIRE.

L'Amour ne vient jamais, s'il ne vient tout d'un
 coup :

Dés le premier abord j'aurois eu l'ame éprise :
 Ainsi, vous voyez bien, sans que je vous le dise,
 Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

ASSAN.

Mais vous vous appliquez ce quin'est que pour
 nous

C'est à nous, les premiers, à vous rendre les armes.

Nous

Nous devons commencer, d'abord, par vous aimer.
 Il faut qu'auparavant, esclaves de vos charmes,
 Nous cherchions à vous enflammer,
 Pour arriver enfin à ce bonheur suprême.
 Ainsi Zémire, en vous aimant,
 Je pouvois me flatter que mon amour extrême
 Obtiendrait un retour charmant.

ZEMIRE.

Ces distinctions, là ne vous avancent guère.

ASSAN.

Mais il s'agit d'Azor, Zémire, en bonne foi,
 Ce rival est-il fait pour obtenir sur moi
 La préférence la plus chère ?
 Par où mérite-t-il un don si précieux ?
 Ce n'est qu'un mortel ordinaire :
 Je ne vois rien en lui qui doive tant vous plaire.

ZEMIRE.

Je ne sçaurois le voir qu'avec mes propres yeux.

ASSAN.

Tout diffère entre nous, nos rangs, nos biens,
 nos âges,
 Je crois avoir sur lui d'assez grands avantages.

ZEMIRE.

Ils peuvent être vrais ; mais je ne les sens pas.

ASSAN.

Mais, Zémire, songez qu'à vos divins appas
 Son cœur ne s'est jamais offert en sacrifice :
 Il ne l'en croit pas digne ; il s'est rendu justice :
 S'il eût été, pour vous, épris du moindre feu,
 Je vous l'ai déjà dit, je le répète encore,
 Croyez que, dès long-tems, il en eût fait l'aveu.
 Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

E 3

ZE.

ZEMIRE.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'Amour, par hazard,
N'a-t'il point quelqu'autre langage
Où la bouche n'a point de part?

ASSAN.

Celui des yeux est quelquefois d'usage:
Mais c'est lorsqu'on ne peut se parler autrement.

ZEMIRE.

Et les soupirs?

ASSAN.

Sont le partage
D'un tendre & malheureux Amant,
Mais, au sujet d'Azor, sans chercher davantage
A vérifier un soupçon
Qui blesse votre gloire autant que ma tendresse;
A l'objet de votre foiblesse,
Zémire, gardez-vous, en aucune façon,
D'en laisser échapper les moindres témoignages.

ZEMIRE.

Pourquoi?

ASSAN.

D'un insensible ils seroient mal reçûs.
Vous ne devez jamais prévenir nos hommages.
Ce seroit mandier l'opprobre d'un refus.

Qu'un mystère si déplorable
Ne se découvre point! Forcez-le de rester
Dans l'ombre & le secret d'un cœur impénétrable
Et ne vous l'avoüez que pour le détester
à part.

Que n'ai-je mieux suivi les conseils que je donne?

ZEMIRE.

Je n'espère jamais aucune guérison:
Mais vous persüadez ma gloire & ma raison.

A

A vos sages avis mon Amour s'abandonne :
 Je jure, entre vos mains, qu'ils auront leur effet;
 Hélas ! quoi qu'il en coûte à ma tendresse extrême,
 Azor ne sçaura point que c'est lui seul que j'aime :
 Oui, c'est Azor que j'aime.

ASSAN.

*Le Théâtre change, & représente un Bosquet orné d'ar-
 rangers, avec un berceau de fleurs, au milieu du-
 quel est la Statue de Zémire.*

Arrêtez. C'en est fait,

Les mots sont prononcez ; C'est moi qui suis punie ;
 Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie
 Qui poursuivoit un cœur qui n'est fait que pour
 toi.

Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.
 Jouis de ton bonheur ; ma vengeance est finie,

S C E N E IV.

AZOR en Génie, & habillé galamment,
 ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZOR, quoi, c'étoit vous ?

AZOR.

Oui, je suis ce Génie ;
 Heureux dans son exil, heureux dans son amour ;
 Puisque vous le payez du plus tendre retour.
 Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

ZEMIRE.

Que n'ai-je sçû plutôt qu'il étoit nécessaire ?

AZOR.

S'il me rend plus digne de vous,
 Zémire, ce sera son effet le plus doux.

SCE.

S C E N E V.

AZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG,
*Troupe d'Habitans & d'Habitantes des
campagnes voisines.*

P NADINE.
Eut-on sçavoir où vous en êtes?
Vos explications font elles bien-tôt faites?

ZEMIRE.
Azor m'aimoit ; il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.
Ne vous avois-je pas prédit
Qu'Azor brûloit pour vous d'une flâme secrète?
Votre félicité rend la nôtre complete.

Hé bien, partons nous pour les cieux ?

ZEMIRE.
Ah ! demeurons plutôt dans ces aimables lieux,
Où notre Amour a pris naissance.
Qu'ils vont, de plus en plus, être chers à mes yeux !

AZOR.
Etabliffons ici notre heureuse puissance.
Habitans, jouiffiez d'un fort délicieux.

NADINE.
Allons, regnons où l'on nous aime.
Qu'en dit Zaleg ?

ZALEG,
Je pense assez de même.
Où peut-on être mieux, que dans l'heureux séjour
Où l'on trouve Amour pour Amour.

F I N. AVER-

DIVERTISSEMENT.

Entrée d'Habitans & d'Habitantes des Hametux voisins, ornez de fleurs & de guirlandes.

LA PRINCIPALE HABITANTE.

Venez tous, venez tous
Faire éclatter vos transports les plus doux.
On danse autour d'elle.

Air adressé à Zémire.

Pour éterniser notre hommage,
Nous vous consacrons ce boccege.
Regnez; & qu'il serve à jamais
De Temple à vos attraits.
On danse.

Air chanté par Zémire.

La félicité même
Couronne mes desirs :
Regner sur ce qu'on aime,
C'est regner sur tous les plaisirs.

On danse.

F

VAU-

Divertissement.

VAUDEVILLE.

ZEMIRE.

Le cœur dans cet heureux séjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne.
La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.

Aimer & trouver du retour,
Est sur quoi mon bonheur se fonde ;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.

ZALEG.

J'ai fait l'épreuve, tour à tour,
D'aimer à la Cour, à la Ville ;
Il est trop difficile
D'y trouver amour pour amour.

Le temps d'aimer fuit sans retour,
Sachez en faire un bon usage :
Au-delà du bel âge,
Il n'est plus d'amour pour amour.

Les

Les biens & les rangs, tour à tour,
Engagent la main d'une belle :
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.

On dit que les Amans de Cour
Sans aimer veulent qu'on les aime ;
Quel étrange systême
De vouloir amour sans amour !

A tous les Echos d'alentour,
Adonis même eut fait redire ;
Ah, que n'est-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour.

Coquette & légère, à mon tour,
Je sçais me venger d'un volage :
Mais je change d'usage
Quand je trouve amour pour amour.

Le vieux Philemon, l'autre jour,
Me disoit qu'il voudroit me plaire ;
Hé! qu'en pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour ?

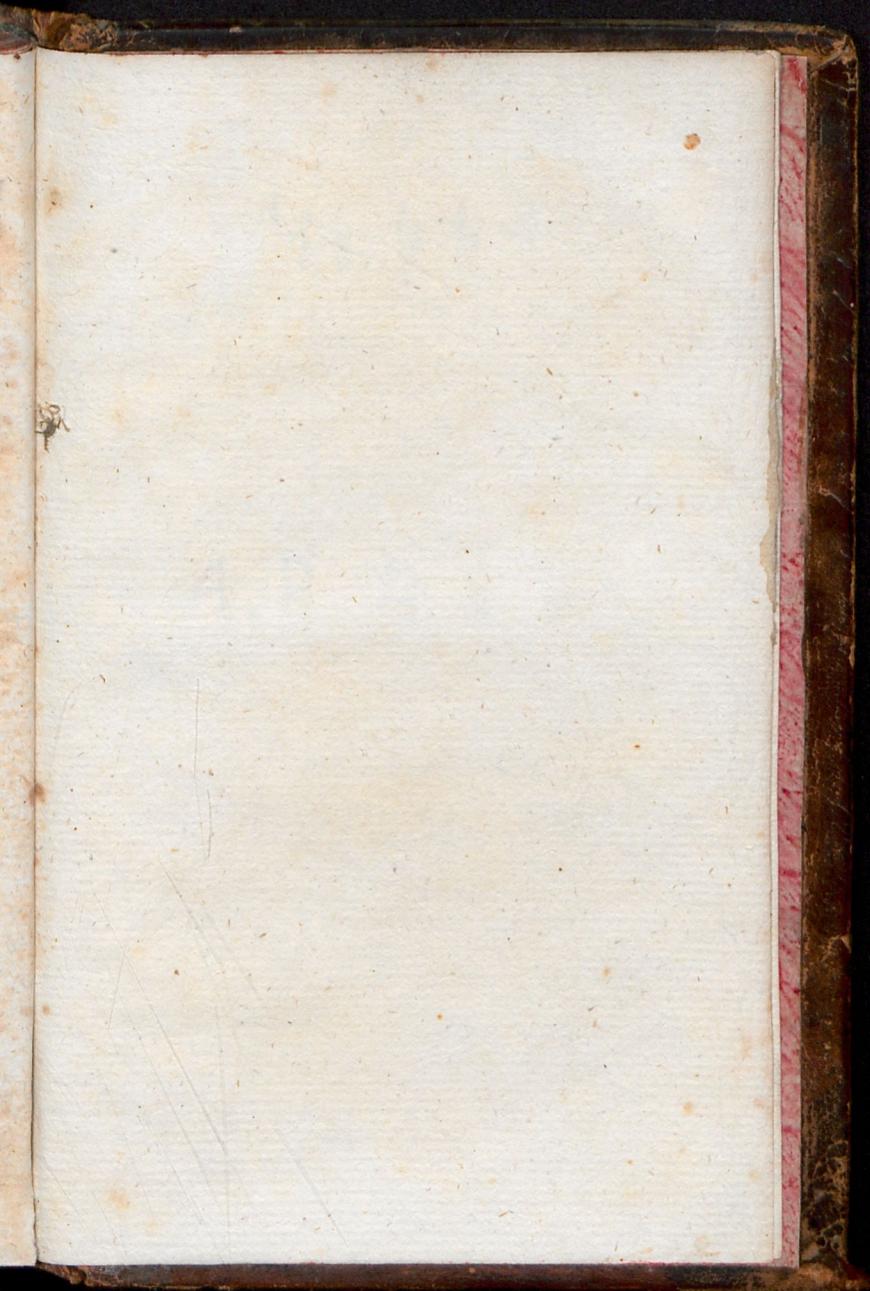
Mon

Mon amant trouve, chaque jour,
Mille Beutez qu'on me préfère,
Mais je lui suis plus chère,
Il ne veut qu'amour pour amour.

*Le Divertissement finit par une contre-
danse.*

F I N.



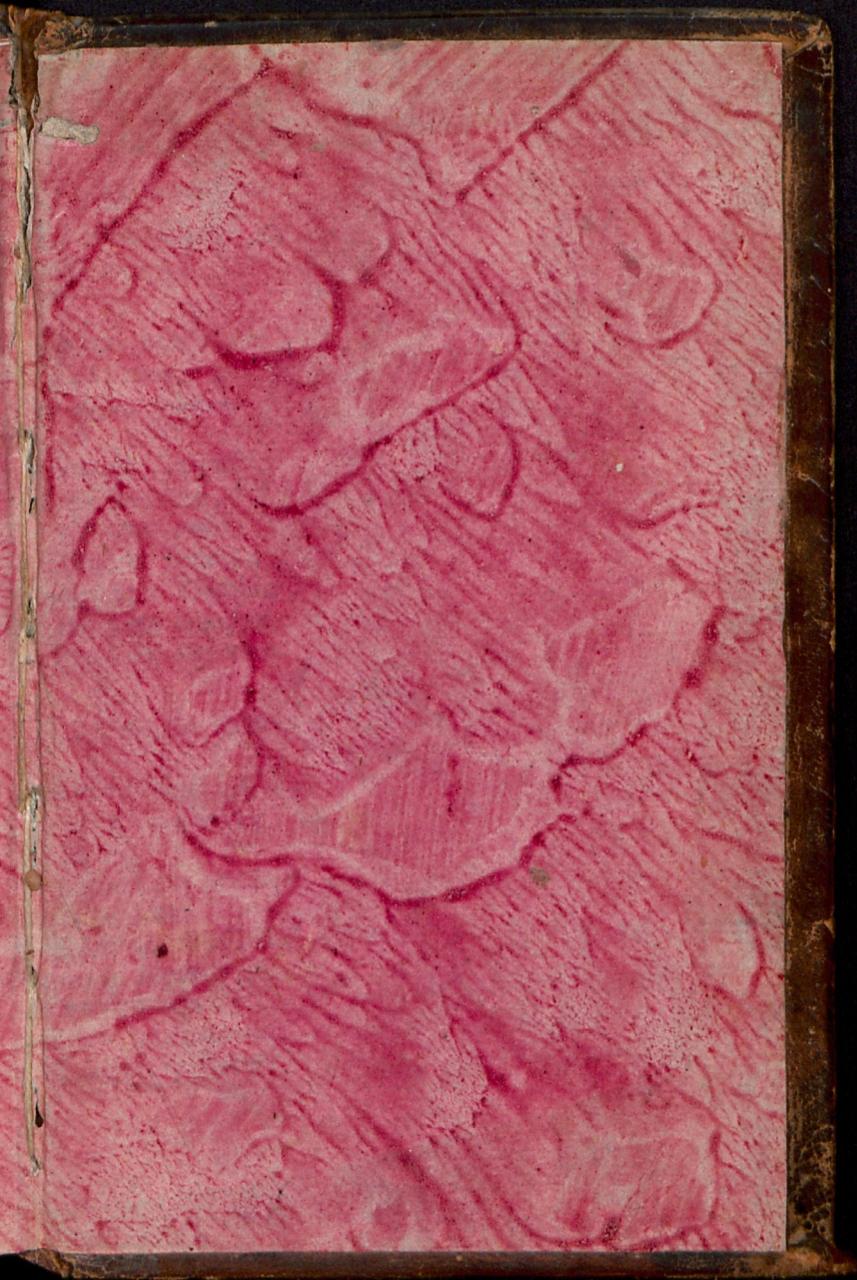


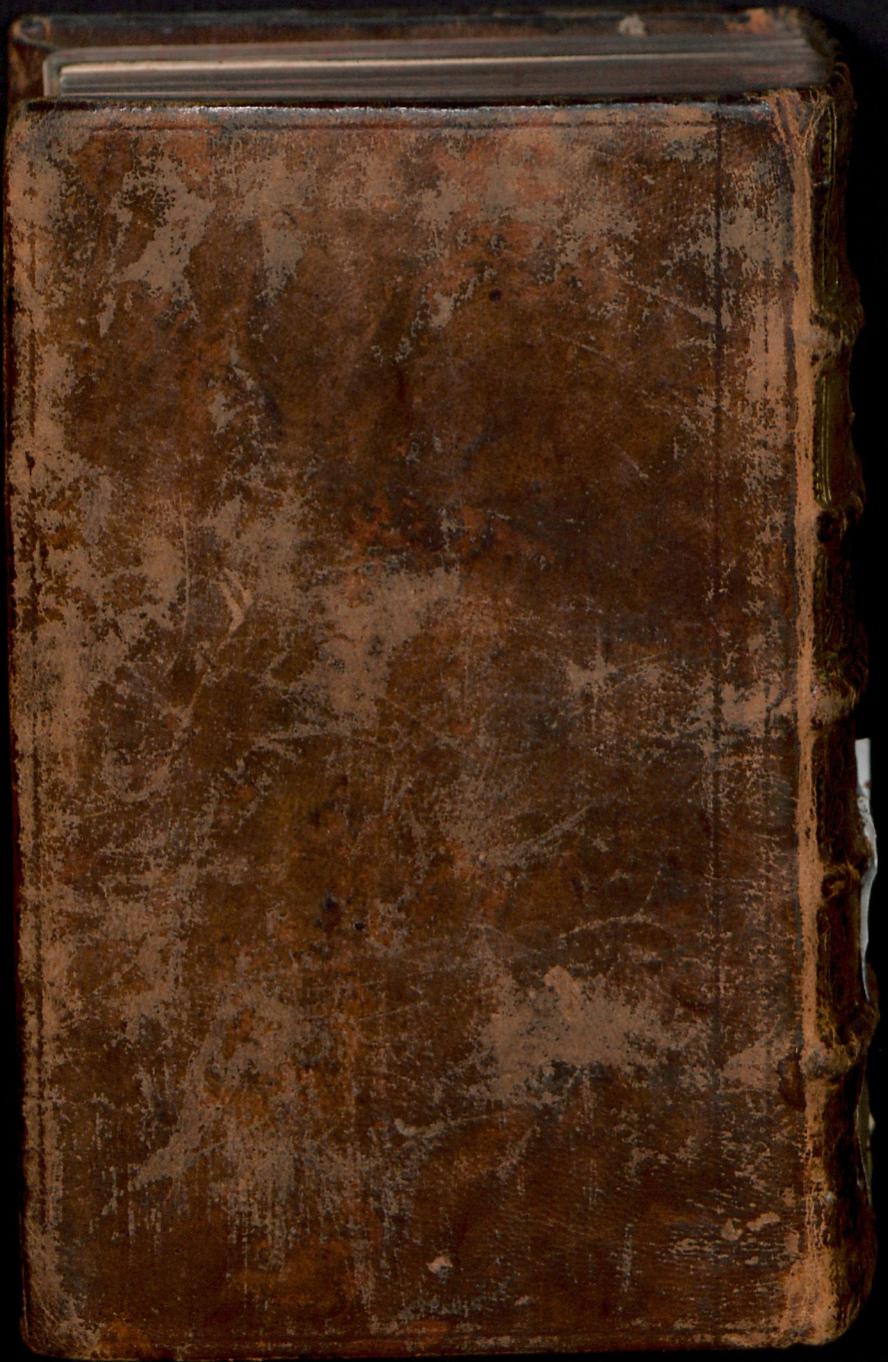
5
46661

AB 46661

DL 3109a

K





Inches

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

AMOUR
 POUR AMOUR,
 COMEDIE
 EN TROIS ACTES,
 EN VERS,
 PAR MONSIEUR
 NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
 Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I I .

9